



Lois Lowry, Florence Noiville, Agnès Desarthe © C. R.

Journaliste et critique littéraire au Monde, **FLORENCE NOIVILLE** est aussi l'auteur d'une douzaine de livres pour la jeunesse, d'une biographie d'Isaac Bashevis Singer, d'un roman paru en 2007, *La Donation*, ainsi que d'un texte, mi-essai mi-récit, sur le capitalisme et ses dérives : *J'ai fait HEC et je m'en excuse*.

Avant de se consacrer entièrement à son métier d'écrivain, **LOIS LOWRY** a travaillé comme journaliste et photographe. Son amour pour les enfants l'a tout naturellement poussée à écrire pour eux. Elle compare les livres à des torrents qui dégringolent des montagnes et viennent petit à petit former des rivières.

On lui doit, notamment, *Le Passeur* et *Compte les étoiles*, deux titres pour lesquels elle a reçu la *Newbery Medal*,

ainsi que la série des *Anastasia*, traduite par Agnès Desarthe.

AGNÈS DESARTHE est née à Paris en 1966. Considérant très tôt le français comme une langue étrangère – car chez elle on parle l'arabe, le russe et le yiddish –, elle tente de l'appriivoiser en écrivant des poèmes. Après des études de lettres et d'anglais, elle se lance dans la traduction, son premier métier, qui fera d'elle la traductrice de Lois Lowry à *L'École des loisirs*.

Livres pour enfants, romans, chansons, scénarios, pièces de théâtre viendront ensuite, et notamment *Un secret sans importance*, prix du Livre Inter 1996, et *Dans la nuit brune*, parus aux Éditions de l'Olivier. Tous ses romans pour enfants sont publiés dans les collections « Mouche », « Neuf » et « Médium » à *L'École des loisirs*.

Rencontre avec Agnès Desarthe et Lois Lowry

animée par Florence Noiville

Les livres peuvent changer la vie

FLORENCE NOIVILLE. – *En songeant à Passeuse de rêves, de Lois Lowry, je me demande si vous n'avez pas envie, l'une et l'autre, d'être des passeuses de rêves, le rêve étant de dire aux enfants qu'ils peuvent changer leur vie...*

LOIS LOWRY. – Les enfants sont à un âge où ils apprennent, décident, imaginent qui ils vont devenir: ils sont influencés par les livres. Les adultes ne le sont plus.

Je lis beaucoup, mais les livres ne me changent plus. Alors que, quand j'avais douze ans, oui, ils me changeaient.

AGNÈS DESARTHE. – Je n'écris pas pour changer mes lecteurs, qu'ils soient adultes ou enfants, mais pour dire qu'un changement est *possible*. Pour avoir beaucoup changé moi-même, je crois qu'il est très important de transmettre cette idée aux enfants comme aux adultes.

Il faut avoir très tôt conscience du fait que l'on n'a qu'une seule vie, que l'on n'aura pas de seconde chance. J'ai d'ailleurs écrit un livre intitulé *Comment j'ai changé ma vie*.

En ce qui me concerne, la littérature a changé *mon* monde et ma perception du monde. En cela, je pense contre mes maîtres et notamment contre Isaac Bashevis Singer qui disait que la littérature peut distraire, tout au plus, mais qu'elle ne change rien.



FLORENCE NOIVILLE. – Singer disait que la littérature ne peut pas changer le monde, et qu'elle ne peut même pas le rendre pire. Il avait dressé une liste des raisons pour lesquelles il s'était mis à écrire pour les enfants : *« Les enfants se moquent des critiques. Ils n'essaient pas de comprendre Kafka ou Finnegans Wake. Ils aiment les histoires intéressantes, pas les notes de bas de page. Quand un livre est ennuyeux, ils bâillent ouvertement, sans honte et sans crainte de l'autorité. »*

« S'agit-il de parler à des crétins qui prendraient la vie pour un match de foot ou de parler aux enfants ? »

FLORENCE NOIVILLE. – Lois Lowry, vous évoquez, dans le livret de la série *« Mon écrivain préféré »* que vous a consacré *L'École des loisirs*, une anecdote qui vous aurait décidée à écrire pour la jeunesse...

LOIS LOWRY. – C'est un jour de remise des diplômes pour les classes de troisième. On m'a demandé un discours. Je suis dans la salle. Les gamins, eux, sont sur l'estrade. Ils ont treize ou quatorze ans. Ils sont horriblement mal

à l'aise. Le proviseur se lève et déclare : *« Vous vivez vos plus belles années, des années en or ! »* Et il ajoute : *« La vie, c'est comme un match de foot. »* Et moi, je me dis : *« Des années en or ? Des années épouvantables, oui ! Et la vie n'a rien à voir avec un match de foot ! »* Quand vient mon tour de parler, je dis à ces gamins que je me rappelle parfaitement ma classe de troisième et l'année de mes treize ans : je l'avais passée tout entière à envier une fille qui avait une énorme poitrine.

Quand j'ai dit cela, sur scène, j'ai bien vu qu'ils étaient intéressés. Alors je me suis demandé : s'agit-il de parler à des crétins qui prendraient la vie pour un match de foot, ou s'agit-il de parler aux enfants ? C'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis mise à écrire pour la jeunesse.

« La traduction m'a appris mon métier d'écrivain »

FLORENCE NOIVILLE. – Agnès Desarthe, l'une des premières choses que vous ait demandée *L'École des loisirs* a été de traduire un livre de Lois Lowry. Vous avez dit que c'était cette activité de traductrice qui avait fait naître en vous le désir d'écrire.

AGNÈS DESARTHE. – Je voulais être écrivain, mais je ne savais pas comment m'y prendre. J'ai commencé à écrire pour les enfants parce que je

travaillais pour L'École des loisirs, et parce que je travaillais avec Geneviève Brisac: elle aurait publié des livres pour les éléphants, j'aurais écrit des livres pour les éléphants!

J'étais bien dans cette maison, je sentais qu'il s'y passait quelque chose, et j'aimais les livres qu'elle publiait. Geneviève Brisac, voyant que j'avais fait de longues études d'anglais, m'a proposé des traductions, idée que je n'aurais jamais eue toute seule.

Or la traduction est devenue pour moi un métier très important, que je n'ai jamais abandonné, et qui m'a appris mon métier d'écrivain.

Par exemple, pendant que je traduisais Lois Lowry, il y avait dans le fond de mon cerveau un petit atelier dans lequel je notais tout: les transitions habiles, les ellipses, les changements de décor, toutes les chevilles techniques, tout ce que les Américains appellent le *storytelling*: comment on raconte une histoire, comment on prend son lecteur par la main, et comment on fait, surtout, pour ne plus jamais le lâcher...

« Quand je traduis, je n'existe plus, je ne suis pas Agnès Desarthe, je ne suis personne, je ne suis même pas sûre d'être un humain, je suis un véhicule, c'est-à-dire la voie de passage de l'écrivain américain ou anglais vers le français. »



Agnès Desarthe © C. R.

Coincidences...

AGNÈS DESARTHE. – Le premier roman de Lois Lowry que j'ai traduit, c'était *Compte les étoiles*, un livre qui se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale et qui évoque la déportation. Tout en traduisant, j'avais ce sentiment assez rare de regarder dans un miroir – j'aurais presque pu écrire l'histoire moi-même.

En effet, *Compte les étoiles* aurait pu être l'histoire de ma famille, mais pas celle de la famille de Lois Lowry: ce n'est pas son histoire personnelle, mais c'est la mienne. Il se produit une sensation étrange quand quelque chose de votre histoire vous revient par le biais d'une traduction – c'est une coïncidence qui donne un sentiment



d'inquiétante étrangeté.

Ensuite, j'ai traduit tous les *Anastasia*. Anastasia Krupnik est l'un des personnages les plus spirituels que j'aie rencontrés. Et la série des *Anastasia* compte parmi les livres les plus drôles que j'aie lus. Je riais tellement que, le soir, je ne voulais pas m'arrêter de traduire!

Enfin, Krupnik, le nom de famille d'Anastasia, est aussi celui de la soupe que faisait ma grand-mère, le « *krupnik* ». C'est une autre impression bizarre que de retrouver le nom de la soupe de sa grand-mère dans le livre d'une romancière américaine... et d'être précisément en train de le traduire!

Quand on traduit un auteur, on a l'impression de le connaître intimement, d'avoir passé

de merveilleux moments en sa compagnie... sauf que lui n'en sait rien!

Un peu comme quand on fait un rêve érotique avec quelqu'un qui, dans la vie, ne nous fait aucun effet: on croise la personne le lendemain et... on la regarde différemment, et elle, elle n'a absolument aucune idée de ce qui nous arrive!

Références culturelles et mots compliqués

FLORENCE NOIVILLE. – *Vous émaillez l'une et l'autre vos romans de noms d'auteurs et de titres d'œuvres, comme Le Petit Monde de Charlotte, de E. B. White, par exemple, ou Le Jardin secret, de Frances Hodgson Burnett. Ce sont autant de petites portes que vous ouvrez, y compris parfois des portes difficiles, comme l'allusion à Gertrude Stein dans C'est encore Anastasia. Est-ce pour dire au lecteur d'aller voir aussi chez ces auteurs?*

LOIS LOWRY. – Ce n'est pas le cas dans chacun de mes livres, mais dans la série des *Anastasia*, oui, il y a de nombreuses références. Le père d'Anastasia étant professeur de littérature, je fais souvent référence à une littérature qu'aucun enfant ne lira, comme celle de Gertrude Stein. Il y a des références musicales aussi: il dirige le concerto pour violon de Sibelius, et le requiem de Verdi. Les

enfants ne connaissent pas ces œuvres, mais ils en lisent les titres, les retiennent et, plus tard, je le crois, ils les reconnaîtront.

Dans un volume de la série, la mère d'Anastasia raconte à sa fille une rupture vécue dans sa jeunesse. Anastasia lui demande si elle a pleuré, et sa mère lui répond que oui, elle a pleuré. Anastasia demande ensuite si le petit ami a pleuré. Sa mère lui dit que non, les hommes pleurent rarement. « *Mais papa pleure chaque fois qu'il écoute le concerto pour violon de Sibelius!* » s'étonne Anastasia. Alors sa mère rétorque : « *Oui, c'est pour ça que je l'ai épousé.* » Ce genre de petits messages, l'enfant n'a pas besoin de connaître la référence pour les saisir.

FLORENCE NOIVILLE. — *Agnès Desarthe, vous aimez, vous aussi, semer ce genre de petits cailloux dans vos livres, comme dans Comment j'ai changé ma vie : en effet, ce jeune Anton qui veut devenir violoncelliste ne peut pas ne pas évoquer Anton Dvorák...*

AGNÈS DESARTHE. — C'est un livre dans lequel il est beaucoup question de musique, il était donc normal qu'y figurent des noms de compositeurs.

Je n'écris pas pour la « masse » des enfants, pas davantage pour les *happy few* — je n'écris pour personne en particulier. Mais, si un enfant connaît Anton Dvorák, j'écris pour cet

enfant-là. Quand j'écris, je ne pense jamais à ce que sont censés être les enfants, à ce qu'ils aiment : je ne pense pas en termes sociologiques.

Un jour, une productrice de télévision m'a proposé de remplacer le poème d'Apollinaire de *Je ne t'aime pas, Paulus* par une chanson à la mode.

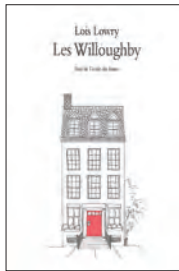
« *Parce que, de nos jours, disait-elle, les adolescents n'échangeraient plus des poèmes d'Apollinaire.* » Comme si j'avais écrit ce livre il y a cent ans ! Or je

connais beaucoup d'adolescents qui lisent et écrivent de la poésie. Pourquoi devrions-nous nous contenter de généralités sur ce que sont les ados ou les enfants ?

C'est comme pour les mots compliqués. De même que l'on sent une intensité dramatique autour d'un mot compliqué, on perçoit une certaine intensité autour d'un nom propre : on ne le connaît peut-être pas, mais on comprend par le contexte qu'il s'agit d'un musicien, par exemple. Et si j'envoie ce genre de signaux, c'est pour partager les choses que j'aime.



LOIS LOWRY. – Pour ma part, je n’ai jamais pensé qu’il fallait éviter les mots compliqués. Dans *Les Willoughby*, j’ai ajouté un glossaire à la fin du livre, avec des définitions humoristiques des mots les plus difficiles. Mais je crois qu’au fil de leur lecture les enfants absorbent le mot qu’ils ne comprennent pas grâce au contexte et qu’ainsi ils commencent à le comprendre. C’est un formidable moyen pour eux de se familiariser avec une langue plus complexe.



« La mémoire fonctionne différemment selon les gens. Mon mari disait toujours que, s’il essayait de se rappeler quelque chose de son enfance, il avait l’impression de regarder un vieux film, il le voyait de l’extérieur. Moi, quand je me rappelle quelque chose de mon enfance, je suis encore cette enfant. »

*La mémoire:
« On peut refuser de
raconter, refuser de se
souvenir, mais cela
nous détruira. »*

FLORENCE NOIVILLE. – *Vous avez en commun le thème de la mémoire, qui revient de façon récurrente dans vos livres, et notamment, chez Lois Lowry, celui de la perte de la mémoire...*

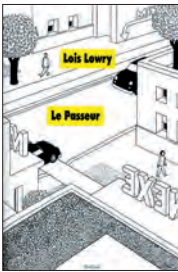
LOIS LOWRY. – À quatre-vingt-douze ans, mon père a perdu la mémoire et a dû vivre dans un établissement spécialisé. Mon frère et moi lui avons préparé un album avec des photos de famille. Et quand j’allais lui rendre visite, nous tournions ensemble les pages de l’album – notre maison, les enfants, les petits-enfants, le chien –, et chaque photo déclenchait un souvenir.

Un jour, peu avant sa mort, nous sommes tombés sur un cliché représentant deux petites filles. Et mon père m’a dit: « *C’est toi, avec ta sœur, mais je ne me rappelle pas son nom.* » Je lui ai répondu qu’elle s’appelait Helen, comme sa grand-mère. Alors il m’a demandé ce qu’elle était devenue. Et j’ai dû lui apprendre qu’elle était morte. Il l’avait oublié. Quand je le lui ai dit, cela a été comme si cette mort, survenue soixante ans plus tôt, venait de se produire: il était effondré.



Lois Lowry © C. R.

Ce jour-là, j'ai commencé à me demander si on ne pourrait pas donner aux gens une piqûre ou une pilule qui effacerait tous leurs mauvais souvenirs. Et l'histoire a pris la forme d'un début de livre qui allait devenir *Le Passeur*.



Mais, dans *Le Passeur*, ce monde où ont été détruits tous les mauvais souvenirs a abouti à un univers sans art, sans musique, sans littérature. Parce que l'art, la musique, la littérature naissent des émotions profondes, bonnes ou mauvaises. On peut refuser de raconter, refuser de se souvenir, mais cela nous détruira. Un jour où je parlais en public de *Compte*

les étoiles, une femme s'est levée et a demandé : « *Pourquoi faut-il qu'on nous rebatte encore les oreilles de cette histoire ?* » J'ai répondu : « *Pour que l'on n'oublie pas.* » C'est du même ordre.

AGNÈS DESARTHE. – On me pose souvent cette question, mais, hélas, moins sous la forme d'une interrogation que d'une affirmation. La réponse que je fais le plus souvent, c'est que, si nous vivons dans le monde dans lequel nous vivons, si nous voulons tenter de comprendre ce qui nous arrive, nous avons intérêt à comprendre ce qui est arrivé à nos parents, à nos grands-parents, à notre pays, à notre continent et au reste du monde au cours de ces dernières décennies. J'y crois profondément.



Lois Lowry © C. R.

« Nous sommes tous le peuple de l'autre »

FLORENCE NOIVILLE. – *Quel est, selon vous, le fil rouge de votre œuvre, le dernier mot, celui qui pourrait résumer ou cristalliser tout ce que vous avez envie de transmettre dans vos livres ?*

LOIS LOWRY. – C'est une question difficile. J'ai publié quarante livres, dont dix-huit ont été traduits en français. Sur ces quarante livres, deux mettent en scène des personnages qui ne sont pas des humains.

Dans le premier, *Les Mémoires d'un chien*, l'histoire est racontée du point de vue d'un chien. Et le second, qui va bientôt sortir, est une histoire de souris.

Je crois que le fil rouge de tous mes livres, y compris ceux qui parlent de

chiens et de souris, c'est l'importance qu'ont les humains les uns pour les autres, jusqu'à l'interdépendance.

Dans le monde du *Passeur*, par exemple, les gens ont choisi de rester isolés, sans relations avec d'autres communautés. Dans notre monde à nous, il est impossible de vivre comme cela.

Quand j'ai eu onze ans, je suis partie vivre à Tokyo avec ma famille. C'était en 1948, peu après la fin de la guerre. À cet âge-là, j'avais des idées très romantiques sur ce qu'allait être ma vie à Tokyo : j'allais dormir à même le sol, manger du riz avec des baguettes, apprendre le japonais comme par magie, bref, j'allais vivre comme une Japonaise et ça allait être formidable.

Mais, en arrivant là-bas, j'ai découvert une communauté clôturée par un mur, avec des maisons construites dans le style des maisons américaines, une école américaine, une église américaine, et même un bowling. Les Américains avaient recréé une fausse petite ville américaine, et c'était là que j'allais habiter.

Alors, à l'insu de mes parents, j'ai commencé à m'évader en vélo pour parcourir les rues de Tokyo. En 1948, il y avait encore beaucoup de bâtiments détruits par les bombardements, les gens vivaient dans une pauvreté atroce. Mais il y avait dans cette vie-là une excitation et une couleur que je n'avais encore jamais



*Lois Lowry
à Tokyo en 1949*

vues, quelque chose dont je voulais faire partie.

J'ai demandé à mes parents pourquoi ils avaient choisi d'habiter dans cette cité américaine. Ils m'ont répondu qu'ils pensaient que ce serait plus sûr et confortable pour nous, les enfants. C'était le cas, naturellement, mais cela nous privait de tellement d'«ailleurs».

Bien des années plus tard, mon fils s'est marié en Allemagne. La cérémonie se déroulait dans une église

catholique, et en allemand. Je ne comprenais pas un mot, mais, pendant l'office, une femme a chanté en anglais ces paroles de la Bible :

« Où tu iras j'irai, ton peuple sera mon peuple. »

J'ai regardé autour de moi : il y avait mon mari, qui était juif, les parents de la mariée, qui étaient encore enfants pendant la Seconde Guerre, mais dont les grands-pères étaient morts sur le front russe – tant de gens avec des histoires différentes réunis là, à cet instant.

Alors, en écoutant le cantique, j'ai eu le sentiment que nous étions tous le peuple de l'autre. Je crois que c'est là la réponse à votre question : voilà ce que je m'efforce de transmettre dans mes livres, y compris quand ils parlent de souris car, à la fin... les souris se lient d'amitié avec les chats.

« Les livres qui ne viennent pas de souvenirs d'enfance naissent des émotions de l'enfance, qui sont très vivaces en moi. Je pense que tous ceux qui écrivent pour la jeunesse, enfin tous ceux qui y parviennent, convoquent en eux les émotions de l'enfance. »

« Le Bal d'anniversaire »

FLORENCE NOIVILLE. — Le Bal d'anniversaire, votre dernier roman publié en français, a une particularité par rapport à vos autres livres pour les adolescents. Laquelle ?



Lois Lowry © C. R.

LOIS LOWRY. — *Le Bal d'anniversaire* est le premier, et le seul, de mes livres qui parle de princesses et de palais.

J'ai une petite-fille qui vit en Allemagne. Pour ses sept ans, je lui ai envoyé une panoplie de princesse, avec cape, sceptre, diadème, etc. Sa maman l'a filmée en train d'ouvrir son cadeau pendant sa fête d'anniversaire et m'a envoyé le film : j'ai vu l'enfant ouvrir

le paquet, poser la couronne sur sa tête, mettre la cape sur ses épaules, prendre le sceptre, puis se lever. Alors, tous ses copains, qui étaient en train de rire et de chahuter, se sont tus. Elle a fait le tour de la pièce – elle était une princesse.

Cette image m'a rappelé ma propre enfance... et à quel point les petites filles rêvent d'être des princesses. Mais, bien sûr, une histoire de princesse toute bête, c'était trop simple et gentillet. Il fallait la compliquer un peu.

J'ai donc fait appel à un autre souvenir, celui de l'époque qui a suivi mon divorce, à l'âge de quarante ans. Pour la première fois depuis mes dix-sept ans, j'avais des prétendants, des hommes qui me demandaient en mariage. Or la plupart d'entre eux étaient épouvantables.

J'ai donc donné à ma princesse trois prétendants, tous plus horribles les uns que les autres, entre lesquels elle doit choisir. Naturellement, l'histoire se termine bien pour elle, comme elle s'est bien terminée pour moi.



Quelques extraits des discours de Lois Lowry

AGNÈS DESARTHE. – Lois Lowry a été amenée à prononcer de nombreux discours. Tous ont une forte intensité humaniste. Ils ne parlent pas que de son œuvre, mais du monde dans lequel on vit, des liens que les gens entretiennent non seulement entre eux, mais aussi avec l'art, la littérature, la lecture. Ces discours sont une mine d'or.

«Je ferais un très mauvais reporter. [...] Si on m'envoyait "couvrir" une catastrophe, je resterais là, à regarder les maisons emportées par les flots, le ciel enflammé, les immeubles écroulés, et les victimes extraites par centaines des décombres. Je regarderais tout, je verrais tout. Mais j'écrirais sur une boîte à goûter brisée dans une flaque.

En tant qu'écrivain, je ne peux "couvrir" que les petites choses, les choses ordinaires – les mitaines d'un enfant transi par le froid – et espérer qu'elles évoqueront le grand événement en toile de fond. L'énorme et l'horrible sont au-delà de mes capacités.»

*Discours prononcé par Lois Lowry lors de la remise de sa première Newbery Medal pour *Compte les étoiles*, en 1990. La Médaille John Newbery est considérée*

comme le plus prestigieux des prix américains récompensant un écrivain pour la jeunesse.

«Je ne m'inquiète pas vraiment pour les enfants vissés à leurs fichus iPod.

En revanche, je m'inquiète beaucoup pour d'autres enfants. Je m'inquiète pour ceux qui grandissent dans des foyers où il n'y a pas de livres, ceux dont les pères sont en prison, dont les mères ont deux emplois. Ceux qui vivent dans des abris de fortune. Qui sont pleins de colère, de peur, ceux dont notre système s'occupe si mal. Je m'inquiète pour ces enfants dont les écoles n'ont plus de bibliothèques. Dont les villes ont rogné les horaires d'ouverture de la bibliothèque municipale, refuge de tant et tant d'enfants. Plus qu'un refuge, les bibliothèques sont les dépositaires de notre héritage culturel; quand leurs portes se ferment, c'est un trésor qu'on nous enlève.»

«Unleaving: The Staying Power of Gold», discours prononcé en 2011 devant l'Arbuthnot Committee: Association for Library Service for Children, en charge du développement des services à destination des enfants dans les bibliothèques.

«L'homme que j'ai appelé le Passeur transmet au garçon la connaissance, l'histoire, les souvenirs, la couleur, la souffrance, le rire, l'amour et la vérité. Chaque fois que vous mettez un livre entre les mains d'un enfant, vous faites la même chose.

C'est très risqué.

Mais chaque fois qu'un enfant ouvre un livre, il pousse la porte qui le sépare de l'Ailleurs. Le livre lui donne des choix. Le livre lui donne la liberté.

Ce sont des choses magnifiques et merveilleusement risquées.»

Discours prononcé, en juin 1994, par Lois Lowry lors de la remise de sa deuxième Newbery Medal pour Le Passeur.

«Réconforter, réchauffer, nourrir, encourager: tel est le pouvoir des histoires.»

«Bright Streets and Dark Paths», discours prononcé le 4 mars 2001 à la Brown University.

«À mon avis, il nous faut – et quand je dis *nous*, je pense à vous, à moi, et aux jeunes à qui je m'adresse dans mes livres –, il nous faut regarder et interroger la pauvreté, la souffrance, l'injustice, la faim, le génocide et l'ignorance, l'avidité et le pouvoir. Autant de

choses qui, je crois, se résument à une seule et même question, celle que nous devrions toujours savoir poser. À l'enfant enchaîné dans un sous-sol, aux jeunes hommes à bord d'un lent bateau, à celui qui parle une autre langue, nous devrions demander: "Qu'est-ce qui nous lie l'un à l'autre?" [...]

J'ai la conviction très forte que nous devrions chaque jour remettre en question nos certitudes et repenser nos valeurs, avec un esprit et un cœur ouverts. Nous devrions sans cesse nous demander ce qui nous lie les uns aux autres.

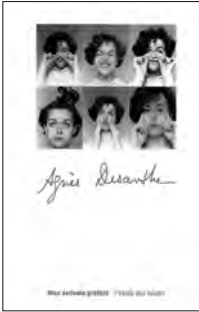
Et nous devrions apprendre à nos enfants à faire de même, à ne pas détourner le regard.»

«How Everything Turns Away», discours prononcé en mars 2005 à l'université de Richmond.

«J'étais une enfant portée à l'introspection, très observatrice, solitaire et secrète. Et je pense que ce sont ces quatre éléments combinés qui ont fait de moi une enfant dotée d'une riche vie intérieure qui s'exprime aujourd'hui par des mots.»

« Mon écrivain préféré »

l'école des loisirs



Les livrets biographiques illustrés consacrés à
Agnès DESARTHE, Marie DESPLECHIN, Anne FINE,
Lois LOWRY,
Susie MORGENSTERN, Marie-Aude MURAIL,
Xavier-Laurent PETIT, Brigitte SMADJA,

sont disponibles gratuitement pour vos élèves.
Pour les commander, utilisez le formulaire en ligne sur
www.ecoledeslettres.fr ou sur www.ecoledesloisirs.com

*Des pistes pédagogiques expérimentées en classe
à partir de chacun de ces livrets sont en ligne sur :*

www.ecoledeslettres.fr